

In extremis

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 38

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208941>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rir!) Alors un coup de canon ébranle l'air. On se serre les uns contre les autres, les fusils sont chargés en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Un silence solennel plane. Dans le lointain arrive, entouré d'un état-major, notre brigadier, le général Riedmatten. Il donne des ordres. Le feu commence, les pièces d'artillerie tonnent, la mitraille passe, enlevant des blocs de terre et de bruyère qui tombent en pluie dans nos rangs. A droite et à gauche, la fusillade commence. Quant à nous, nous n'entendons plus rien; serrés dos à dos, de nos rangs les coups partent précipités.

Deux cents des nôtres se détachent et courent sur les canons; chaque coup de mitraille les renverse; la terre est couverte de cadavres; les coups de feu se ralentissent, on s'emprunte des cartouches. Nos six paquets entamés la veille tirent à la fin; la poudre manque; le feu des pièces redouble. On se regardait les uns les autres, le dénoûment approchait. Mon fusil me brûlait les doigts, la giberne était vide, toutes les troupes convergeaient. Alors la déroute commence; les sacs sont jetés à terre, les fusils jonchent le sol. Sept à huit cents hommes courent la plaine, personne ne se retourne; les blessés, à bout de force, tombent lourdement en avant. Il était près de 6 heures du matin. Sur le Champ-de-Mars, il ne restait que six drapeaux, dont deux brisés, quelques cents fusils et fourniments et, les uns par dessus les autres, des groupes de cadavres: figures grimées, la poitrine percée par la balle conique des fusils des chasseurs, les larges baudriers presque hachés par la mitraille.

Le 4^{me} régiment débouche sur le Champ-de-Mars, arrêtant tous ceux qui tentent de se sauver. Il venait reprendre ses drapeaux que nous lui avions enlevés la veille; et ces hommes, qui nous avaient demandé aide et secours, venaient de nous mitrailler à bout portant!

On voyait dans le lointain une troupe d'hommes entrer dans les taillis du Champ-de-Mars et tirer de loin en loin encore quelques coups de fusil.

Nous étions cinq, courant à perdre haleine sur la grande route poussiéreuse. Et les paysans, qui n'avaient rien su de l'histoire, nous regardaient épouventés. Devant l'hôpital des folles, je m'arrêtais exténué, laissant courir devant moi les camarades. La porte s'ouvre, on me fait entrer, on me lave, on me donne à boire du « sambuco » (sureau) et de l'eau, on essuie ma capote couverte de boue et de sang. Je restai près d'une heure chez ces bonnes folles, inquiet. Je veux partir, une bonne gardienne m'embrasse et me dit: « J'ai un fils dans l'armée. » Je redescendis dans la rue, personne ne fit attention à moi; j'étais propre, on ne pensait pas que je venais du Champ-de-Mars. J'arrivai à la caserne au moment où la musique du régiment faisait son entrée, escortant le corps d'officiers, dont l'un portait nos deux drapeaux.

Les chambrées étaient presque vides, tous les hommes qui y étaient restés avaient été envoyés dans les postes les plus éloignés. On s'empressait d'enlever les cartouches de ceux qui descendaient la garde. De temps à autre, des fenêtres des septième et huitième compagnies, un coup de sifflet retentissait; alors les soldats couraient armés aux fenêtres, et les officiers qui se promenaient dans la cour se sauvaient à toutes jambes en dehors du quartier.

Quand vint l'heure du souper, j'allai aux cuisines prendre ma gamelle et je me retirai dans ma chambre sans mot dire, puis j'entendis mon nom prononcé dans la chambre voisine et le sergent-major m'appeler; il avait à la main le rôle matricule de la compagnie. Nous descendîmes dans la cour. Au milieu, un tas énorme de débris, retirés du Champ-de-Mars, étaient triés par une cinquantaine de soldats. Je comptais chaque fourniment. Il y avait des baïonnettes brisées à la douille, tordues à la lame; des fusils ensanglantés, crosse brisée; des tambours crevés de part en part, des sabres dont la poignée avait disparu; des képis coupés par le milieu, visière arrachée; des souliers informes, des sacs écrasés: on en faisait des tas immenses. Il y avait des baudriers troués par la petite balle des chasseurs; une goutte de sang, grosse comme une tête d'épingle, désignait la blessure. Un tablier de sapeur était littéralement haché.

Dans la 2^{me} compagnie, j'entendis appeler 6954, matricule de Bérard, et involontairement je pensai à la chanson du matin: « Mon arrê descend du ciel. » Un biscaien lui avait brisé la tête.

Quand cette corvée fut terminée, il résulta que 37 hommes de la compagnie étaient morts ou blessés; le reste courait les campagnes. On disait qu'ils étaient deux cents dans l'ancien temple de Jupiter, à Baïa, décidés à mourir plutôt que de se rendre. Le général Filangizzi avait ordonné aux paysans, pour éviter l'effusion inutile du sang, de leur donner à manger.

On avait relevé sur le Champ-de-Mars les morts et les blessés, on en avait rempli huit grands fourgons à six chevaux. Du Champ-de-Mars à St-Elme, la route était arrosée du sang qui coulait entre les planches, et la foule émue regardait le quatrième régiment escortant les blessés jusque dans les prisons du fort. Les femmes pleuraient eu se signant; derrière elles se cachaient, tremblants, les enfants. Les jeunes filles regardaient passer ces lourds fourgons, sur lesquels étaient entassés pêle-mêle ces membres brisés, ces corps inertes dont les plaies saignaient à chaque soubresaut.

Dans l'après-midi, un ordre du roi ordonna de licencier le régiment, et que tous ceux qui le voudraient pourraient rentrer chez eux. Cet ordre fut accueilli par des braves frénétiques.

Au bureau des comptables, tous les soldats capables travaillaient, chacun faisait des congés. On nous annonça que nous partirions le lendemain. Il n'y avait ni ordre, ni appel, ni discipline, les hommes jetaient par les fenêtres tout ce qui pouvait les embarrasser pour le départ.

Le lendemain, à 5 heures du soir, on se réunit dans la cour, chacun avec son petit bagage. Les officiers, voyant leur carrière brisée, nous regardent, furieux, et nous, chose étrange, nous entendons les chants nationaux, nous chantons aussi *La Marseillaise*. Le lieutenant Robert nous fait le poing et nous crie: « Taisez-vous, tas de gueux! » Puis nous nous mettons en marche et descendons au port. Une foule de monde nous regarde passer. Il y a des femmes qui agitent leurs mouchoirs en signe d'adieu. Quelques lazzaroni, à qui nous avions donné de la soupe, nous serrent la main; d'autres, qui avaient reçu de nous maint coup de pied, sifflent.

Dans le port, six lourds vapeurs fument et nous attendent. Nous nous élançons dans les bateaux d'abordage, et une demi-heure après nous étions sur le pont des navires. Le soleil se cachait derrière des flots d'or. Autour des paquebots de transport, des centaines de barques que balancent les grandes vagues; ce sont des étrangers établis à Naples, des Français, des Anglais, des Suisses, que la curiosité amène pour nous voir encore une fois; puis la nuit descend, calme et tranquille; la joie nous suffoque.

Nous attendions avec impatience le signal du départ, qui n'arrivait pas. En revanche, le ciel s'assombrit, une pluie diluvienne tomba toute la nuit. Les entre-ponts sont fermés; nous nous serrons les uns contre les autres sous le moindre abri, mais bien peu restent secs; l'eau entrain par le cou et coulait le long du corps.

Encore cette dernière épreuve, pensais-je.

(La fin au prochain numéro.)

Le critère. — Oh! mon fils est vraiment étonnant; il deviendra certainement une célébrité, disait une maman.

— Tant mieux, tant mieux, mes félicitations. A-t-il déjà sa manie?

HONNEUR ET PROFIT

L'AUTRE JOUR, à l'entrée d'un de nos villages du Gros de Vaud, une automobile étrangère écrase une oie, bien impudente, certes: elle se dandinait sur la route.

Les automobilistes s'arrêtent — le cas est rare — et entrent en pourparlers avec le propriétaire de l'oie, accourue aux râles de la volaille, en poussant force exclamations.

— Voyons, madame, pas besoin de faire tant de bruit pour si peu, dit l'automobiliste. Combien votre oie?

— C'est ça, y croient qui n'y a qu'à... Une belle oie comme ça... qu'on a élevée, encore, et nourrie...

— Oui, oui, c'est entendu. Combien en voulez-vous?

— On voulait justement la porter au marché

de Lausanne, où elles se vendent bien, allez!... A présent, bernique!

— Ah! ça, me direz-vous ce que vous voulez de votre oie?

— Eh! bien, c'est... huit francs.

— Ah! non, ah! non, par exemple, il ne faut pas nous la faire, la petite mère. Huit francs! peste! on aurait une autruche, à ce prix. Tenez, je vous en donne cent sous et vous gardez la bête. C'est entendu?

— Oué! Allez-y voi avet votre autruche, aux jours d'aujourd'hui! Cinq francs! une pièce! un bel oie comme ça! Jamais de la vie. J'aimerais mieux aller vendre des rames de pommes de terre sur la Riponne. C'est huit francs.

— Non, c'est inutile; je ne marche pas. Cinq francs, et je vous laisse la bête. C'est mon dernier mot.

— Eh bien, voilà justement mossieu le syndic qui passe. On va l'appeler. Vous verrez voi ce qui dira. Hé! mossieu le syndic, venez-voi jus- qu'ici.

Le syndic s'approche et s'informe du sujet du conflit. Prévenant la bonne femme, qui allait commencer sa déposition, l'automobiliste s'avance et, sa casquette à la main:

— Monsieur le maire, l'histoire est toute simple. En passant, nous avons écrasé cette oie, qui divaguait sur la route. J'ai offert de payer cinq francs et de laisser la bête. Madame refuse; elle veut huit francs. C'est une exploitation.

Le syndic examine l'oie, assez dodue, en vérité; il réfléchit un instant, puis, gravement, sort trois francs de son portemonnaie. Alors, se tournant vers l'étranger:

— Eh bien, mossieu, donnez-moi les cinq francs.

— Les voici, monsieur le maire.

Les huit francs en main, le syndic les tend à la paysanne:

— Tenez, Marianne, voici vos huit francs; vous êtes quitte et mossieu aussi. Moi... je prends l'oie; l'affaire n'est pas mauvaise. Puis, saluant à droite et à gauche: A une autre fois!

Cognac façon. — *Le placier.* — Avez-vous goûté mon échantillon de vieille fine? Vous paraît-elle bonne?

La dame. — Je n'en ai pas bu, mais elle ne doit pas être fameuse. Voici trois jours qu'elle est là, sous la main des domestiques, et il en reste encore.

In extremis. — Un jeune homme, naturellement neurasthénique, épanche ses lamentations dans le cœur d'une demoiselle compatissante.

— Je suis neurasthénique, lui dit-il, affreusement neurasthénique. La vie m'est insupportable. Je cherche un suicide agréable.

— Oh! alors, dans ce cas, épousez-moi.

Théâtre. — L'ouverture de la saison de comédie nous est annoncée pour le mardi 8 octobre. M. Bonarel nous est revenu avec les plus aimés de ses artistes de l'an passé et les nouveaux qui les accompagnent n'ont rien à redouter, dit-on, du rapprochement.

Quant au répertoire, on y voit figurer toutes ou presque toutes les nouveautés les plus sensationnelles. D'avance, on ose prédire le plein succès de la saison.

* * *

Kursaal. — La direction a pu décider les fameux *Minstrels parisiens* à rester encore trois jours, hier, ce soir samedi, et demain dimanche en matinée et soirée. En outre, le programme, tout nouveau, comprend: la rentrée de *Paul Villa*, le chanteur populaire; les *Georgianis*, acrobates; les *Dorlans*, sauteurs et clowns; *Andrée Lausat*, chanteuse; le *commandeur Anderson*, magicien illusionniste des théâtres Grévin et Robert Houdin; le Ciné-Kursaal et trois autres numéros. Lundi et mardi, nouveaux débuts.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO